Document généré le 4 août 2025 09:32

Québec français

Approches de la poésie contemporaine. Discussion avec quelques jeunes poètes québécois

Dominic Marcil

Numéro 156, hiver 2010

Poésie contemporaine

URI : https://id.erudit.org/iderudit/61410ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Marcil, D. (2010). Approches de la poésie contemporaine. Discussion avec quelques jeunes poètes québécois. *Québec français*, (156), 46–48.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Approches de la poésie contemporaine. Discussion avec quelques jeunes poètes québécois

par Dominic Marcil*

Max Ernst, *La Femme chancelante*, 1923.

La poésie actuelle rebute les étudiants, comme une grande majorité de lecteurs. Le langage poétique déroute, les obstacles de lecture semblent insurmontables. On voudrait tant y trouver un sens, une explication précise. Devant le poème, les soupirs sont nombreux !

Chez Musset, Baudelaire, Nelligan, poètes plus faciles diront certains, il y avait au moins des rimes, des sentiments « accessibles ». À cette époque, le poète était séduisant, marginal, sensible. Plus près de nous, il n'y a qu'à visionner les précieuses images de Jean-Claude Labrecque de *La nuit de la poésie* de 1970 pour comprendre que les poètes ont déjà réussi à soulever les foules.

Aujourd'hui, en dehors de l'école et de quelques cercles d'initiés, la poésie contemporaine semble invisible. Pas étonnant que le public y voie bien souvent une sorte d'ovni culturel. Mystérieux, étrange, disparu du radar médiatique, le poème n'existe réellement que dans la tête de quelques convertis qui veulent bien *y croire*.

Pourtant, la poésie québécoise est bien vivante, elle a une place à prendre, et elle peut s'adresser à tout lecteur entêté. Une nouvelle génération de poètes se fait entendre. Des maisons d'édition naissent (Poètes de brousse, Le Quartanier, La Peuplade, entre autres). Des espaces de diffusion s'ouvrent (par l'intermédiaire du Web, par exemple), d'autres se renouvellent (la scène, notamment, est de plus en plus reconquise par les poètes). Y a-t-il donc quelque chose qui cloche entre le poème et le lecteur ? Pourquoi semble-t-il si difficile d'avancer en poésie, pour reprendre les mots de Gaston Miron ?

Pour le créateur comme pour le lecteur, la poésie contemporaine a ses exigences, sans pour autant être sévère. Les jeunes poètes québécois la voient plutôt comme un espace ouvert et protéiforme.

LE POÈME EST UNE LIBERTÉ

directions ailleurs devenir l'autre mains jointes
ce qui doit être réuni l'exil à nos pas je fouille
les étoiles les yeux en l'air cherchant un sens
à tout ce ciel je prédis une langue qui me perd

Geneviève Blais, *Le manège a lieu*,
Éditions Poètes de brousse, 2009

La modernité poétique d'un Rimbaud, puis celle des surréalistes, Éluard en particulier, a amené la poésie à comprendre sa liberté. Le poète peut désormais faire confiance à la force de l'image et renoncer à tout contrôler. La poésie devient « le lieu de tous les possibles et impossibles », comme l'exprime Mario Brassard. Cette liberté langagière se reflète dans la pratique de plusieurs jeunes poètes. Pour Geneviève Blais, Danny Plourde, Jonathan Lamy, Hector Ruiz, les mots surgissent d'abord, s'agencent ensuite. C'est aussi la démarche que poursuit Isabelle Gaudet-Labine. Chez la poète l'écriture naît d'un désordre :

et puis c'est une image c'est plus qu'une image c'est du rien qui devient tout
Renée Gagnon, *Steve McQueen (mon amoureux)*, Le Quartanier, 2007

« Les mots et les images doivent échapper à mon contrôle d'abord : je les laisse monter en moi dans un beau chaos et c'est plus tard que viendra la mise en forme, de même que le "vouloir dire". Je ne sais jamais ce que j'écrirai avant de l'écrire. Voilà pourquoi dans ma démarche je vais souvent à la rencontre de ce qui peut brouiller mes repères afin de stimuler l'écriture ».

Pour écrire de la poésie, on doit accepter un certain abandon, plus que dans le récit. Danny Plourde s'est lancé en poésie justement parce que la liberté du poème permettait une authenticité dans l'expression qu'il ne retrouvait pas ailleurs : « Pourquoi la poésie ? Peut-être était-elle plus fougueuse, plus informe, plus accessible ; peut-être qu'elle me semblait exiger moins d'haleine, moins de concentration, moi qui voulais toucher à tout. Une chose est sûre, je la trouvais "vraie" ».

La mise en forme du poème, puis du recueil, est toutefois un travail de longue haleine. Exit l'image romantique du poète saisi spontanément par les muses de la création : « Je n'aime pas beaucoup le terme "inspiration", confie Mario Brassard, peut-être parce que j'écris laborieusement et que cela a plus à voir avec l'expiration, voire le soupir. Le poème chez moi surgit d'un travail constant sur la langue, d'une recherche sur les rapports reliant secrètement les choses entre elles ». Écrire de la poésie, c'est avancer à tâtons suggère Jonathan Lamy, alors que François Turcot y voit « une suite de passages, de zones à ouvrir, d'espaces à déconstruire ». Le poème exige, d'une certaine manière, sa propre liberté.

LE POÈME EST UNE RENCONTRE

bras tendus je t'attends
te guider de si loin retourner sur mes pas
traduire l'espace sans faillir éclairer l'ordinaire
saisissant d'étrangeté

Rosalie Lessard, *La chair est un refuge plus poignant que l'espace*, Écrits des forges, 2006

La poésie est tout sauf le langage du confort. Accepter la liberté du poème nécessite aussi d'accepter la rencontre de la différence, ce qu'exprime Jonathan Lamy : « Un poème nous permet de faire l'expérience de l'incompréhensible, de ce qui nous dépasse et nous échappe : la mort, l'amour, les sentiments, les sensations, l'Autre, le langage, le fait d'être au monde ».

La perte de repères du langage poétique s'accompagne d'une remise en question de soi. Chez Hector Ruiz, l'autre est provoqué par la déambulation urbaine : « Je descends vers la rue afin d'arracher la racine au risque de me rendre entièrement réversible », lit-on dans son premier recueil. La déambulation est un risque, l'acceptation d'une perte : « Elle est pour moi une façon de me soustraire au même et de m'exposer à l'autre. Cette stratégie déambulatoire me donne l'impression que la voix du poème émerge de l'extérieur par l'intérieur ». *Accept loss forever*, écrivait Jack Kerouac. Selon le poète, c'est la règle d'or pour saisir la matière poétique.

Dans la pratique de ces écrivains se dessine l'idée que la poésie est une expérience de déstabilisation, une confrontation entre soi et l'autre, qui « peut aussi se trouver en nous-mêmes », précise Isabelle Gaudet-Labine. D'une certaine manière, le lecteur doit parcourir le même chemin devant le poème.

LE POÈME EST UN ABANDON

dehors les mots redeviennent humains
l'atmosphère s'étire et penchés sur toi
les dieux ne croient plus à rien dehors
c'est l'éternité qui commence avec
ses anges et ses plus beaux mensonges

Kim Doré, *Le rayonnement des corps noirs*, Éditions Poètes de brousse, 2004

Lâcher prise sur le réel, lâcher prise sur le connu. L'idée est séduisante, mais dans l'usage, cet abandon ne va pas de soi. La matière première du poème est la langue qui, elle, est employée au quotidien de façon utilitaire. Or, en poésie, les codes usuels de la langue ne tiennent plus. Difficile de se détacher d'un acquis si ancré en nous. Alors quand il s'agit de s'abandonner au poème, la résistance est forte. Il nécessite, risque Geneviève Blais, un travail de désapprentissage.

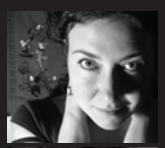
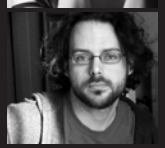
La poésie est « une langue dans la langue », suggère Mario Brassard : « Contrairement au roman, qui met la langue au service d'une histoire, la poésie fait de la langue son histoire, son matériau de base. Le poème parle de lui-même, littéralement ». Le poème va au-delà de la langue telle qu'on la connaît, il la décloisonne. La poésie est peut-être la preuve que la langue courante ne suffit pas, pour détourner une citation du poète portugais Fernando Pessoa.

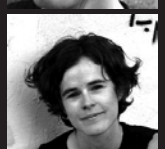
Comme l'art en général, la poésie a cette capacité de se renouveler continuellement, ce qui ajoute à la difficulté de lecture. Il faut donc un certain temps pour s'acclimater à son langage. « La lecture de poésie est pour moi affaire de patience, souligne Rosalie Lessard. Le livre s'avère tantôt un compagnon, tantôt un événement transformateur, mais très discret. Il agit au noir, de l'intérieur, en silence ».

Le poème déstabilise parce qu'il ne parle pas au lecteur de la même manière que le récit.

Le sens est éclaté en poésie. « Il faut oublier l'idée qu'il faut tout comprendre dès la première lecture parce que le sens possible d'un texte est multiple et indéfini », affirme Renée Gagnon. C'est aussi le cas en musique, et pourtant son interprétation ne suscite pas de controverse. Pourquoi, alors, accorde-t-on à la musique ce que nous refusons parfois à la poésie : son pouvoir de nous transporter dans un monde où les contours sont flous, où la compréhension est en mouvement, où l'interprétation n'est pas arrêtée ?

Rejeter la poésie sous le motif de la relativité de son interprétation est une attitude bien paresseuse. Certes, il y a un pacte auquel le lecteur doit souscrire pour apprécier le texte poétique. Pour François Turcot, « lire un poème c'est accepter



PRÉSENTATION DES POÈTES

Geneviève Blais est née en 1977. Elle a publié *Le manège a lieu*, son second recueil, en 2009 aux éditions Poètes de brousse.

Mario Brassard est né en 1978. Il a publié son deuxième recueil, *La somme des vents contraires* en 2006 aux Herbes rouges.

Kim Doré, 30 ans, est la cofondatrice des éditions Poètes de brousse. Elle a remporté le prix Émile-Nelligan en 2004 pour *Le rayonnement des corps noirs*. En 2008 paraissait son troisième recueil, *Maniérisme le diable*.

Née en 1978, **Renée Gagnon** a publié *Steve McQueen (mon amoureux) : vie imaginaire* aux éditions du Quartanier en 2007. Chez le même éditeur, *Des fois que je tombe*, son premier recueil, lui a permis de remporter le prix Émile-Nelligan.

Isabelle Gaudet-Labine, née en 1978, a publié deux recueils aux éditions du Noroît, dont *Entre l'acier et la chair* en 2009.

Cofondateur des productions Arreuh et animateur de la scène poétique québécoise, **Jonathan Lamy** a publié *Le vertige dans la bouche* en 2005 aux éditions du Noroît.

Née en 1981, **Rosalie Lessard** a publié son deuxième recueil, *La chair est un refuge plus poignant que l'espace* aux Écrits des Forges en 2006.

À 28 ans, **Danny Plourde** a déjà écrit trois recueils. *Calme aurore (s'unir ailleurs, du napalm plein l'œil)*, paru en 2007 aux éditions de l'Hexagone, lui a valu le prix Émile-Nelligan.

Hector Ruiz, 33 ans, prépare son second recueil. *Qui s'installe ?* a paru aux éditions du Noroît en 2008.

Cette maison n'est pas la mienne, publié en 2009 aux éditions La Peuplade, est le troisième recueil de **François Turcot**, né en 1977.

QUELQUES SUGGESTIONS DE LECTURE POUR LE NÉOPHYTE

Rosalie Lessard suggère *La clarté s'installe comme un chat* (Herbes rouges, 2004) de Tania Langlais. Ce recueil, « qui raconte, avec pudeur et subtilité, la mort d'un enfant est pour moi de ces livres qui comptent. Son langage est parfait, sans un mot de trop : "quelle chose étrange que le silence ° un peu déserté un peu pensionnaire ° et si parfaitement soigné" ».

Mario Brassard suggère *Poèmes contre la montre* (Éditions du Noroît, 1996) de Carle Coppens : « Ce fut le premier recueil contemporain que j'ai aimé, lu et relu. C'est un livre à l'aspect inhabituel, bellement illustré, très ludique, où des expressions courantes et usées sont détournées, et où l'on voit bien la poésie surgir, s'incruster dans des endroits où on ne la croyait pas possible, *a priori* ».

Chez Kim Doré, les suggestions sont multiples : « Il arrive parfois qu'un livre de poésie opère le tour de force de plaire à la plupart des lecteurs, du plus aguerri au néophyte, toutes préférences confondues. C'est souvent le cas avec Neruda et Apollinaire, pour en nommer deux. Plus près de nous, Gaston Miron (*L'homme rapaillé*) a un effet semblable et j'ai cru observer une réaction similaire avec les récents recueils de Jean-Marc Desgent (*Vingtièmes siècles*, Écrits des Forges, 2005) et de Roger des Roches (*Dixhuitjuilletdeuxmillequatre*, Herbes rouges, 2008) ».

immédiatement d'être *déjoué*. De circuler dans la syntaxe de l'autre, à travers ses motifs potentiels. Lire le poème c'est aussi refuser la paresse intellectuelle, sortir des zones de confort, en s'ouvrant à l'expérience des langues, des idées ». Mais il est aussi facile de consentir à cette exigence du poème qu'on peut dire d'un tableau abstrait qu'il nous éblouit ou d'une chorégraphie qu'elle nous ébranle.

LE POÈME EST UNE RÉSISTANCE

entre l'inquiétude et l'indifférence le poème
est une fêlureune bête qui boite sortie des brumes vers vous la
trajectoire cet attentat au souffle

Danny Plourde, *cellule esperanza (n'existe pas sans nous)*, L'Hexagone, 2009

Il y a quelque chose d'insaisissable dans la poésie que les poètes assument. Il faut cesser de présenter le poème « comme une énigme à résoudre à tout prix », insiste Jonathan Lamy, ce que l'enseignement traditionnel tend trop souvent à faire. Le poème n'est pas plus opaque que le monde dans lequel il s'inscrit, selon Kim Doré : « La poésie *est* un langage clair. Ce sont les choses et les réalités dont elle traite qui ne le sont pas ».

La poésie n'est pas déconnectée de la réalité, comme le véhiculent certains clichés. Elle semble au contraire une prise de position très lucide sur le monde, à contre-courant du pragmatisme et de la « googlisation » du savoir et de la pensée, comme l'affirme Jonathan Lamy : « À une époque où on assiste à un retour de la conformité, à une époque qui manque cruellement de folie, d'imaginaire et de pensée, la poésie, bien qu'elle soit de plus en plus incomprise et ignorée, participe d'une utilité symbolique absolument nécessaire ».

Les poètes n'écrivent pas uniquement pour les poètes, contrairement à ce que veut un autre cliché tenace. « Écrire pour un groupe d'initiés, quelle triste chose ! », soutient Danny Plourde. La poésie contemporaine s'adresse à tous ceux appréciant une ouverture dans et par le langage : « Lire ou entendre la poésie, pour Isabelle Gaudet-Labine, c'est se permettre de percevoir autrement grâce aux mots ». La poésie est ainsi une résistance, un regard qui s'oblige à une focalisation différente sur le monde.

LE POÈME EST AUTHENTIQUE

En poésie, le sens est ouvert, ce qui ne signifie pas qu'on puisse en dire n'importe quoi. Lorsqu'on pose la question aux poètes sur ce qu'ils apprécient d'un poème, presque tous répondent sa justesse ou son audace. La poésie constitue pour eux une langue authentique constamment en mouvement, capable d'ébranler les certitudes. Ils apprécient sa singularité, sa hardiesse et son ouverture. Ce sont là les mêmes attitudes qu'on demande au lecteur, finalement. □

---

* *Professeur de littérature au Cégep de Granby–Haute-Yamaska et poète*